

Introduction: Du manifeste de Watson au renouveau de la conscience

Marc Richelle¹
Université de Liège, Belgique

PRÉSENTATION

Ce numéro spécial de *Acta Comportementalia* a son origine et son prétexte dans l'anniversaire, le quatre-vingtième, de la publication par Watson (1913) du texte fondateur du behaviorisme. Il rassemble, conformément à la vocation de la revue, des articles d'auteurs de différents pays latins, sur les deux continents, écrivant chacun dans sa propre langue. Et toujours conformément à l'esprit de la revue, la diversité des points de vue alimente le débat. Car débat il y a sur le cas Watson et ce qui s'ensuit pour le destin de la psychologie, en dépit d'un discours propagé par certains militants du cognitivisme tendant à accréditer la thèse que le behaviorisme ne fut qu'un avatar, par bonheur définitivement dépassé, de l'histoire de notre discipline.

Le débat présente plusieurs faces, que reflètent au moins partiellement les articles que l'on va lire.

Un premier aspect porte précisément sur l'histoire de la psychologie et la place qu'y tint l'oeuvre de Watson et de ses disciples. L'apport des auteurs européens qui ont collaboré au présent volume est à cet égard particulièrement significatif. L'article de Parot d'une part, celui de Trombetta d'autre part, soulèvent respectivement deux problèmes majeurs quant à la place du behaviorisme.

Le premier problème concerne la genèse même de la nouvelle école qui marqua toute la première moitié du siècle, et même un peu plus. Le behaviorisme fut-il réellement l'invention de Watson, ou, version voisine, l'émanation d'une idéologie scientifique typiquement américaine? Ne fut-il pas plutôt la cristallisation, par la plume et le verbe d'un jeune psychologue américain doté d'un grand talent de persuasion, de tendances qui s'étaient déjà manifestées bien avant lui, et bien en-dehors de la psychologie américaine? La seconde interprétation tire argument, entre autres, des travaux de Pavlov, qui fit pour ainsi dire du behaviorisme sans le savoir, - et dont Watson lui-même ne tira parti qu'après coup -, et de la position prise par Piéron

1 Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation, Laboratoire de Psychologie expérimentale, 5, Boulevard du Rectorat (B. 32), Sart Tilman, B-4000 Liège, Belgique.

à Paris, quelques années avant le Manifeste de Watson, en faveur d'une définition de la psychologie comme science du comportement. La fameuse leçon inaugurale de Piéron (1908) a suscité, comme on sait, un conflit d'antériorité entre les États-Unis et la France (comme, plus récemment, ce fut le cas pour le virus du SIDA). Parot montre à quel point Piéron était éloigné de Watson, malgré les apparences de convergence, et de toute manière à quel point fut négligeable son influence sur la psychologie française et ses présupposés philosophiques.

Ce dernier constat nous amène au second problème: celui de l'universalité de l'influence du behaviorisme. A lire certaines affirmations d'école, la révolution behavioriste aurait entraîné toute la psychologie de par le monde dans son orbite, et dans ses errements, et il n'aurait pas fallu moins que la contre-révolution cognitiviste pour s'en remettre. Comme l'a montré Leahy (1992), il n'est pas justifié d'appliquer au mouvement behavioriste la qualification de "révolution" (au sens que, depuis Kuhn, les historiens des sciences donnent à ce terme), et ceci pour plusieurs raisons. L'une d'entre elles tient précisément aux limites de l'extension de cette influence. La psychologie allemande post-wundtienne ne fut pas, on le sait, behavioriste, mais gestaltiste. Le cas de l'Italie, moins connu, analysé ici par Trombetta, n'est pas moins éclairant: Watson n'y eut, dans la première moitié du siècle, pratiquement aucune audience. Si l'on ajoute le cas de la France, abordé par Parot, où se développèrent des théories comme celle de Wallon - aussi riche que celle de Vigotsky, mais qui n'a pas connu la même réhabilitation - ; le cas de la Suisse, où l'école genevoise de Claparède, puis de Piaget fut peu suspecte d'allégeance à Watson, on se convaincra aisément de ce que la psychologie européenne demeura, pour une grande part, à l'abri de la soi-disant révolution behavioriste. On peut le regretter ou s'en réjouir, selon son inclination, mais on ne peut, d'un point de vue historique, raisonnablement faire passer le cognitivisme comme une libération d'un behaviorisme dont le joug, en beaucoup d'endroits, ne pesa jamais.

C'est aussi une approche historique qu'applique Paicheler dans son analyse des positions de Watson concernant l'éducation des enfants. Elle en dévoile l'étroite parenté avec les idées en vogue à l'époque dans une littérature à l'intention des parents, au point que l'on peut se poser la question: cet aspect de l'oeuvre de Watson fut-il autre chose qu'une récupération d'idées déjà largement reçues, désormais anoblies d'une caution scientifique?

Les autres textes proposent des discussions théoriques sur les apports de Watson à la psychologie. Ils s'inscrivent dans deux lignes de réflexion. D'une part, une analyse toujours à refaire des thèses de Watson si souvent déformées. D'autre part, une explicitation de l'actualité des positions watsoniennes, ou de leur adéquation à des problématiques contemporaines que

l'on croit généralement aux antipodes du behaviorisme originel. Les deux démarches - retour aux textes de Watson et recherche des convergences avec des modèles contemporains - sont d'ailleurs liées, elles s'épaulent l'une l'autre. Les auteurs se rencontrent ici dans leur refus de la caricature à laquelle se sont complus les détracteurs de Watson, dans la mise en relief des "sous-produits" qui ont émergé de l'oeuvre du fondateur du behaviorisme, sous-produits tenus pour plus importants que ses formulations parfois irritantes, enfin dans le souci d'établir des liens entre le behaviorisme et des courants de la psychologie des dernières années, y compris - pourquoi pas? - les courants cognitivistes les plus radicalement opposés, à première vue, à la tradition watsonienne. Ayant nous-même recherché de telles convergences pour ce qui concerne l'oeuvre de Skinner (Richelle, 1993a), nous ne pouvons qu'accueillir avec satisfaction la même approche à l'oeuvre de Watson.

WATSON 1913 ET LE RENOUVEAU DE LA CONSCIENCE

Le thème de la conscience s'impose de lui-même à quiconque veut tenter une évaluation rétrospective de l'apport de Watson à la psychologie du 20^e siècle. Depuis quelques années, la conscience a, en effet, retrouvé une place importante dans la littérature scientifique. Ce renouveau s'inscrit sans doute dans le sillage du cognitivisme, mais il n'est pas sûr qu'il eût connu un tel essor sans l'intérêt, voire l'engouement des neurobiologistes participant au grand débat sur les rapports entre cerveau et esprit. Il est souvent perçu comme le pas décisif dans la libération de la psychologie des chaînes du behaviorisme. Cependant, à l'abri de toute polémique, il est raisonnable de se poser la question: assisterions-nous à ce renouveau, alimenté de recherches empiriques aussi diverses que multiples, si, voici quatre-vingt ans, Watson n'avait sérieusement ébranlé l'édifice du savoir psychologique en sapant la conscience qui en constituait la base épistémologique et l'unique outil méthodologique?

Ce que dénonce Watson dans son manifeste, c'est l'enfermement de la psychologie dans la circularité de la conscience comme objet et de la conscience (introspective) comme méthode. Nulle part, il ne nie la conscience. Tout ce qu'il affirme, c'est qu'à prendre les états de conscience comme objet de la psychologie et de surcroît à nous en remettre à eux, via l'introspection, pour recueillir et pour interpréter les données empiriques, nous tournons inévitablement en rond. Il souligne l'impasse d'une méthode qui se soustrait, par nature, à toute critique objective de ses défauts. Il voit là, non sans raison, la cause du maintien de la psychologie en dehors du champ des sciences naturelles, en dépit de ses ambitions de scientificité.

En rompant cette circularité, la position de Watson ouvrait la voie à des développements dont trois quarts de siècle nous permettent aujourd'hui de mesurer la portée.

Tout d'abord, il autorisait l'unification des champs de la psychologie humaine et de la psychologie animale. Cette dernière était demeurée jusque là soit isolée dans un réductionnisme mécaniste, conforme au schéma cartésien, soit étrangement contaminée par les interprétations anthropomorphiques. Sans la mise à l'écart de la conscience comme spécificité de l'espèce humaine et en même temps comme moyen exclusif d'en étudier l'"âme", il n'eut pas été possible d'aborder la psychologie dans une perspective évolutionniste qui s'imposait à la pensée biologique, et par conséquent il n'eut pas été possible d'envisager que la psychologie prenne sa place parmi les sciences du vivant. Au plan pratique, les psychophysiologistes n'auraient pas disposé des données comportementales rigoureuses, basées sur des techniques objectives, sans quoi leur entreprise serait simplement impossible. Au plan théorique, la recherche la plus contemporaine de modèles explicatifs intégrant le psychologique et le biologique (on songera, par exemple, aux conceptions sélectionnistes et à leur rencontre avec les modèles connexionnistes) n'aurait sans doute pas vu le jour.

Ensuite, Watson envisageait, avec une clairvoyance à la fois modeste (le qualificatif paraîtra inattendu, s'appliquant à Watson) et assurée, le moment où les problèmes dans lesquels s'enlisait la psychologie de son temps trouveraient leur solution, précisément parce que les psychologues, devenant behavioristes, auraient renoncé à la prétention de s'en occuper avec de mauvais outils. Les remarques finales de son manifeste méritent, une fois de plus, d'être rappelées: "Les sujets [de la psychologie introspective] sont devenus si élimés à force d'avoir été vainement rabâchés, qu'il vaudrait mieux les abandonner pour un temps. A mesure que s'amélioreront nos méthodes, il deviendra possible d'entreprendre des recherches sur des formes de comportements de plus en plus complexes. Des problèmes que nous laisserons aujourd'hui de côté s'imposeront à nouveau, mais nous les aborderons, en leur temps, sous un angle neuf et dans un contexte plus concret." (1913, p.175). Watson fait ici le pari, commun à tous les scientifiques, d'aller du simple au complexe, avec des méthodes sûres, des données communicables et reproductibles. Il prévoyait que se résoudrait progressivement ce que Skinner a appelé le problème de l'accessibilité, et que des recherches rigoureuses et raffinées porteraient un jour sur les problèmes inabordables en son époque. Il en prenait pour illustration les images mentales, posant la question: "Peut-on tester et vérifier expérimentalement le type d'image?". La sagacité des expérimentateurs a, partiellement du moins, répondu à la question, de Piaget et de Paivio à Shephard, Cooper et Kosslyn. Leurs contributions con-

firmement les prémonitions de Watson, elles sont d'une certaine manière les dérivés de son "discours de la méthode", alors même que certains d'entre eux se réclament d'un courant cognitiviste dont le postulat premier consisterait à se démarquer du behaviorisme, voire d'en marquer la disparition. En réalité, cette importante fraction de la psychologie cognitive, qui relève de ce que nous avons proposé d'étiqueter *cognitivism méthodologique*, n'est que le prolongement de la position de Watson (voir Richelle, 1993b).

De même, une part importante des travaux récents sur le problème de la conscience sont autant de solutions au problème d'accessibilité d'un objet qui demeurera pour longtemps encore vraisemblablement le plus énigmatique auquel la psychologie se trouve confrontée. Sans aller jusqu'à partager l'optimisme trompeur de Dennett et proclamer la conscience expliquée (Dennett, 1991), il est hors de doute que nous disposons aujourd'hui de techniques jadis inimaginables qui enrichissent nos moyens d'attaquer la conscience et renouvellent radicalement la formulation des questions qu'elle nous pose (Paillard, 1994). On songera, à titre d'exemples, sur le versant neurobiologique, au cerveau dédoublé, aux potentiels lents, aux phénomènes de vision résiduelle ou de négligence; sur le versant psychologique aux procédures d'amorçage et d'interférence dans l'étude des processus attentionnels et mnésiques (avec les outils exceptionnels que nous offrent les technologies modernes, de l'écoute dichotique à l'ordinateur). Les conditions de la prise de conscience se prêtent désormais à une enquête objective. La nécessité de la conscience dans le traitement des informations complexes ou dans les processus dits contrôlés se prête à une discussion argumentée à partir de données empiriques (Hollender, 1986; Velmans, 1991). L'émergence de la conscience chez les animaux, ses liens avec les conduites symboliques, sociales, verbales, n'est plus un domaine réservé à la seule spéculation (Griffin, 1976, 1984; Vauclair, 1992). Si la fonction causale de la conscience, clairement écartée par Watson puis par Skinner comme la marque de l'explication mentaliste stérile, avait été évacuée de la théorie psychologique parce que indémontrable par introspection, la notion de causalité descendante (*top-down causation*) a pris le relais mais avec des références à des processus neurophysiologiques et psychologiques identifiés et contrôlables. Tout cela s'est construit sur les présupposés méthodologiques défendus par Watson, et non comme un retour à l'avant-Watson.

Le renouveau de la conscience ne se traduit certes pas, actuellement, par les seules manifestations d'ingéniosité expérimentale dont nous venons de fournir quelques exemples. Il est aussi un champ de réflexion philosophique, sans doute légitime, où se raniment certains grands débats qui ont traversé toute l'histoire de la pensée. Y resurgit notamment la thèse d'une impénétrabilité de la conscience à l'enquête scientifique. C'est l'aboutisse-

ment, pour différentes que soient par ailleurs leur démarche, d'un John Eccles, faisant retour à un dualisme spiritualiste franc; d'un Jerry Fodor, soustrayant l'"administrateur central" à toute élucidation dont seraient passibles les structures modulaires; ou, dans une tout autre veine, d'un Francisco Varela cherchant dans la philosophie orientale via la phénoménologie les secrets d'un mode de connaissance autre le mode scientifique qui s'appliquerait à cet objet particulier (Varela, Thompson et Rosch, 1991). Watson aurait-il vu dans ces diverses solutions, unies cependant par leur rejet de la conscience hors d'atteinte de la démarche de la science, une régression vers l'état de la psychologie antérieur à son message? Peut-être se serait-il contenté de redire son scepticisme:

"Subsistera-t-il en psychologie un domaine du psychique pur (*pure psychics*), pour reprendre l'expression de Yerkes? Je reconnais que je n'en sais rien. Le programme qui a ma faveur pour la psychologie conduit pratiquement à ignorer la conscience dans le sens où la psychologie d'aujourd'hui use de ce terme. J'ai virtuellement dénié que ce champ du "psychique" se prête à la recherche expérimentale. Je ne désire pas m'aventurer plus avant dans ce problème pour l'instant car il m'entraînerait inévitablement dans la métaphysique. Si vous accordez au behavioriste le droit d'user du mot conscience de la même manière qu'en usent les autres spécialistes des sciences naturelles - c'est-à-dire sans faire de la conscience un objet d'observation à part - vous aurez accordé tout ce que demande ma thèse." (Watson, 1913, p.175)

On peut raisonnablement penser que la plupart des chercheurs qui travaillent de nos jours sur le problème de la conscience souscriraient à cette déclaration.

RÉFÉRENCES

- Dennett, D.C. (1991). *Consciousness Explained*. London: Allan Lane: The Penguin Press.
- Griffin, D.R. (1976). *The Question of Animal Awareness*. New York: Rockefeller University Press.
- Griffin, D.R. (1984). *Animal Thinking*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press.
- Hollender, D. (1986). Semantic activation without conscious identification in dichotic listening, parafoveal vision, and visual masking: A survey and appraisal. *The Behavioral and Brain Sciences*, 9, 1-66.
- Leahey, T.H. (1992). The Mythical Revolutions of American Psychology, *American Psychologist*, 47, n° 2, 308-318.
- Paillard, J. (1994). La Conscience, in M. Richelle, M., J. Requin, et M. Robert (Eds). *Traité de Psychologie expérimentale*. Paris: PUF.
- Pieron, H. (1908) L'évolution du psychisme et l'étude objective du comportement, *Revue du Mois* (mars 1908), 291-310, in *De l'Actinie à l'Homme* (1958), Paris: PUF, 3-22.

- Richelle, M. (1993a). *B.F. Skinner, A Reappraisal*. Hove, London: Lawrence Erlbaum Associates.
- Richelle, M. (1993b). *Du Nouveau sur l'Esprit?* Paris:PUF.
- Varela, F.J., Thompson, E. & et Rosch, E. (1991). *The Embodied Mind*. Cambridge: MIT.
- Vauclair, J. (1992). *L'intelligence de l'animal*. Paris: Seuil.
- Velmans, M. (1991). Is human information processing conscious? *The Behavioral and Brain Sciences*, 14, 651-726.
- Watson, J.B. (1913). Psychology as the behaviorist views it. *Psychological Review*, 20, 158-177.

Résumé

Cet article procède à une brève présentation des contributions au présent volume, en mettant en relief les éclairages particuliers qu'apportent des auteurs qui n'appartiennent pas à la tradition nord-américaine à l'analyse de l'oeuvre et de l'influence de Watson.

On souligne ce que la psychologie scientifique doit à la position méthodologique de Watson, jusque et y compris dans les recherches contemporaines, qui se réclament de la psychologie cognitive, à propos d'objets que Watson proposait de délaissier pour y revenir plus tard, quand l'analyse du comportement nous aurait doté d'outils adéquats pour aborder des phénomènes alors inaccessibles, tels que les images mentales. La fécondité de la démarche watsonienne se trouve paradoxalement illustrée par les progrès même des études sur la conscience, dont l'actuel renouveau n'aurait vraisemblablement pas eu lieu si Watson n'avait invité à mettre la conscience entre parenthèse, et l'introspection à la poubelle.

Abstract

The present paper stands as an introduction to the contribution to this special issue of AC. It emphasises the genuiness of the various approaches from authors who do not pertain to the North-American psychological tradition.

The author points to the debt of scientific psychology toward Watson and his methodological position, including in recent and current research on topics which Watson suggested one would put aside for later treatment, when would provide us with adequate tools to deal with at that time inaccessible phenomena, such as mental images. The fruitfulness of Watson's approach is paradoxically illustrated by the progress of the study of consciousness, the revival of which would probably not have taken place, were it not for the invitation made years ago by Watson to put consciousness into parentheses and altogether introspection into the waste basket.